

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Héloïse, que sa formation d'infirmière avait rendue altruiste, se dit qu'une personne avait peut-être besoin d'aide et poussa la poignée de l'appartement sans trop réfléchir. Elle était en avance pour soigner la dame du 5^{ème}, elle pouvait bien faire une halte au 4^{ème}. La lourde porte s'ouvrit sur un vestibule, suivi d'un long couloir. Le logement ressemblait à celui de Paulette qui habitait au-dessus et qui attendait probablement déjà ses soins hebdomadaires. La configuration était la même, mais ici, tout était nu et blanc. En avançant vers la pièce principale, la voix ricocha contre les murs, et se fit plus nette :

- Je dis enfin mais vous êtes plutôt en avance ».

En pénétrant dans le salon, Héloïse vit une femme d'âge mûre, à l'allure frêle et solide à la fois. Ce visage sévère lui était inconnu, elle ne l'avait sans doute jamais croisé Avenue du Manoir, mais cela n'avait rien d'étonnant. Elle visitait ses patients au pas de course, volait d'un appartement à l'autre, lançait des « Bonjours » essoufflés entre deux cages d'escaliers et ne se retournait jamais. La vie était dense et le temps manquait souvent. Pour cette dernière raison, Héloïse regrettait déjà d'avoir poussé cette porte alors que le labeur l'attendait quelques marches plus haut.

Sans surprise, la femme salua l'infirmière, contourna le bureau derrière lequel elle se tenait et lui tendit une main assurée. Héloïse se laissa serrer la main.

- Mettez-vous à l'aise. Si vous me permettez, ce manteau rouge n'est pas très discret. Et en même temps, c'est ainsi que l'on vous a décrit.

Héloïse était sur le point de s'excuser et d'expliquer qu'elle ne devait pas être celle que l'on attendait ici ; mais la femme alluma une cigarette de manière si résolu

qu'elle décida d'enlever son veston et de ne rien dire. Après tout, les nuits sans sommeil accouchent parfois de journées singulières.

- Paulette attend de la visite comme chaque semaine, elle vous laissera donc entrer, reprit-elle. Mais ne tardez pas. Voulez-vous que nous reparlions du mode opératoire ?

Et comme l'hôte avait l'air de ne jamais attendre de réponse de ses interlocuteurs, elle poussa le monologue :

- Vous remplirez cette valise des éléments que vous aurez trouvé sous le lit.

Héloïse, de plus en plus troublée, suivi le regard de son interlocutrice et aperçu la valise en question dont le cuire brun semblait épais comme une cuirasse.

- Elle pourra largement contenir le magot de la vieille. Quand je parle de magot, entendons-nous : quelques bijoux de famille... Et des liasses de billets amassées par avarice. Mais c'est la bague de fiançailles qui nous intéresse comme je vous l'ai expliqué par téléphone. Une bague avec un caillou qu'une pauvre fille comme Paulette n'aurait jamais pu se payer, ricana-t-elle.

Héloïse resta aussi muette que la valise.

- Je trouve tout de même consternant de devoir vous fournir votre matériel de travail mais c'est *dans le contrat* », articula-t-elle en ouvrant des guillemets imaginaires.

La femme apporta la valise à Héloïse puis reprit sa place derrière le bureau, plongea la main dans son tiroir et en sorti un pistolet qu'elle dépose sur la table. Le bruit sourd du métal sur le bois massif fit sursauter l'infirmière.

- Votre matériel. Vous n'êtes pas très bavarde, et en même temps c'est tant mieux »

Héloïse gravi les marches de l'immeuble quatre à quatre. Elle stoppa devant la porte de Paulette, le souffle court, les mains moites. La valise lui glissait presque des doigts. Dans la poche de son manteau, un poids inhabituel et dans sa tête, la vue du métal chromé et mille questions. Face à ce regard qui la fixait sans expression, elle avait eu une intuition. Il était trop tard pour se présenter et repartir comme si la conversation n'avait jamais eu lieu.

Appeler la police ou la gendarmerie. Prévenir Paulette qu'elle était en danger. Et cette bague ? Tout ça semblait fou... Elle entra chez sa patiente sans toquer et fonça dans la chambre où, comme prévu, Paulette gisait au fond de son lit. La vieille italienne, qui se faisait appeler Paulette par coquetterie, quittait rarement sa couche depuis que ses jambes ne la portaient plus. Depuis 6 mois, elle vivait essentiellement dans ce gros berceau moelleux, où les oreillers et les coussins débordaient de toutes part et d'où elle pouvait observer un aquarium de 350 litres occupé par quelques poissons amazoniens, eux aussi en manque de lumière. Quand l'activité des poissons la lassait, son attention basculait sur l'écran plat qui faisait face au lit.

Elle ouvrit la bouche mais Paulette monta le son de la télévision.

- Il y a un problème, souffla Héloïse, une dame vous veut du mal, je dois appeler la police

Paulette plissait les yeux vers l'écran. Elle avait, semble-t-il, décidé d'ignorer Héloïse ce qui n'avait rien d'étonnant car la vie avait donné à Paulette un caractère difficile et le temps s'était chargé du reste. Sans être totalement malfaisante, la vieille femme se montrait acariâtre avec quiconque pénétrait son univers et y mettait une énergie surprenante.

Héloïse se retrancha dans la cuisine pour échapper au vacarme de la télévision, sorti son téléphone de sa poche et constata avec stupeur qu'il n'avait plus de batterie. L'appartement modeste n'avait pas de ligne fixe. La jeune femme se laissa tomber sur la première chaise, la tête entre les mains, tenta un instant de réfléchir.

L'odeur rance des lieux, que chaque mercredi elle redoutait et que, dans la panique, elle avait oublié jusque-là, lui sauta au visage. Les effluves d'eau tiède du grand bac à poissons lui parvenaient de la chambre et s'ajoutaient aux relents plus humains et

inéluables de la fin de vie. Une immense lassitude s'empara d'elle. La voix aigre de Paulette interrompu cet instant de flottement.

- Ça vient ? On vous paye pourquoi au juste ?

Héloïse se leva lourdement, s'engouffra dans le couloir tapissé d'un papier dont les fleurs semblaient fanées. Elle se demanda si elle avait soigné autant de personnes qu'on pouvait compter de fleur sur ces murs. Plus étonnant, cette idée ne provoqua en elle aucune émotion, si ce n'est une sensation d'écœurement. Était-ce la perspective de tous ces corps qu'il lui restait à laver ? Ces interstices dans les chairs qu'il ne faudrait pas oublier ? Ces cheveux fins et gras qu'elle devrait inlassablement peigner ? Ou bien ces verres d'eau qu'elle remplissait inéluctablement, qui lui revenaient toujours vides et qu'elle remplissait à nouveau ? Et tout ces postes de télévision dont il fallait, chaque jour, régler le volume... Les yeux crouvés et sans éclat, où elle laissait tomber ses gouttes. Ces innombrables aiguilles qu'il lui restait à enfoncer dans des peaux sans couleurs. Et toujours, la fin. Une envie irrépressible d'échapper à toutes ces fleurs qui lui donnaient le tournis s'empara d'elle.

Sortant du couloir, elle eut juste le temps d'apercevoir de la fenêtre de la chambre de Paulette, une femme blonde vêtue d'un blazer rouge s'engouffrer dans le parking de la résidence et se diriger vers l'entrée. Héloïse se posta devant le lit de la vieille, sorti le revolver et tira.